

# Le Messager Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

Journal :

RUE SAN BENITO, N. 3.

Améliorations sociales sans Révolutions.

Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.

PRIX

de

l'abonnement

5 FRANCS. PAR MOIS.

Almanach Français.

JEUDI 20 octobre. — Bataille de Navarin (Grèce), par le général De Rigny (1827).

MONTEVIDEO, 19 Octobre.

On serait tenté de croire, au premier abord, que la grande question de l'organisation de l'industrie, qui s'agite en Europe et en ce moment surtout en Angleterre, n'offre pour le pays où nous écrivons, qu'un simple intérêt de curiosité. Ce serait là une erreur dangereuse pour l'avenir de ce pays. Ce qui se passe, en effet, aujourd'hui en Angleterre, n'est autre chose que la démonstration bien évidente des deux grandes vérités suivantes, dont tous les peuples moins avancés en industrie doivent chercher à faire leur profit :

1°. Les entreprises industrielles et agricoles qui se poursuivent avec de grands capitaux et avec toutes les ressources de l'exploitation en grande échelle, assurent un prompt développement de richesses et de perfectionnements de tous genres.

2°. D'un autre côté, lorsque les travailleurs ne sont pas intéressés pour une part quelconque, dans les résultats et les bénéfices du travail, ce développement de progrès et de richesse ne fait qu'aggraver chaque jour d'avantage la position déjà précaire des travailleurs, et ne tarde pas à compromettre l'ordre et le bien-être universels.

Cette partie de l'Amérique du Sud est peut-être, mieux que toute autre, en position de profiter de la leçon que lui offre en ce moment l'Angleterre; car ici, d'un côté, le pouvoir est moins entravé qu'en Europe, et il n'a pas à lutter contre la ligue puissante des grandes fortunes industrielles qui, en

France et en Angleterre, imposent déjà leurs volontés au pouvoir. Il y a ici beaucoup à faire; les capitaux et les bras ne manquent pas, et, avec le mouvement commercial déjà créé, il ne faut que la paix pour ouvrir à ce pays, par l'installation de grands centres de production agricole et industrielle, un brillant avenir de puissance et de prospérité. — En temps et lieu, nous examinerons, sous le point de vue pratique, cette question si intéressante. Aujourd'hui, nous voulons compléter la démonstration que nous avons commencée dans nos articles précédents, et, dans ce but, nous allons citer un chapitre d'un volume de M. Victor Considerant, l'un des écrivains dont le talent et l'activité persévérante ont rendu le plus de services à la cause de la réforme sociale.

Sur le mouvement qui emporte la civilisation européenne vers la féodalité industrielle.

Les financiers soutiennent l'état comme la corde soutient le pendu.

MONTESQUIEU.

« Il est vaguement admis qu'une nouvelle aristocratie se forme maintenant dans notre état social. Voilà tantôt six ans que nos journalistes s'aperçoivent que l'argent est une puissance qui commence à remplacer celle des parchemins. Ils se sont doutés que la propriété et le coffre-fort sont en train d'envahir l'influence politique et sociale: ils ont eu la perspicacité de signaler ce fait qui crève les yeux; — et puis, ça été tout. Ils ont fait là de-sus un peu de littérature, chacun suivant sa nuance; ils en font même encore souvent sur ce sujet. Plusieurs d'entre eux disent bien que c'est très mal, que cela n'est pas convenable, et qu'il ne faut pas que cet envahissement s'accomplisse. Ils sont les

quelqu'un de mort, et ce quelqu'un est la douce confiance qui a tant d'années embellie notre vie. — Vous n'êtes plus ni affable, ni prévenant pour personne; il semble que vos enfans et moi nous vous soyons devenus odieux. — Vous étiez la joie et la paix de la maison: vous en faites aujourd'hui une maison de tristesse et de discorde.

Madame Lauter fut intérieurement très irritée de ces représentations de son mari; elle pensait que toute la terre lui devait savoir gré des limites qu'elle avait imposées à son sentiment pour Stoltz; son mari surtout, pour lequel elle se conservait au prix de tant de combats, eût dû se montrer plein de gratitude et de reconnaissance: Elle ne songeait pas assez que ces combats et cette victoire étaient ignorés, et que, s'ils eussent été connus, M. Lauter eût bien pu s'en affliger et s'en offenser presque autant qu'une défaite. Elle répondit avec aigreur qu'il était bien malheureux pour une femme de ne pouvoir être appréciée par son mari; que néanmoins, malgré ses injustices et son humeur insupportable, elle n'oublierait jamais ce qu'elle se devait à elle-même et qu'elle resterait toujours fidèle à ses devoirs, comme elle l'avait toujours été.

M. Lauter lui répondit qu'il rendait justice à ses mœurs et à sa sagesse, mais que les devoirs d'une femme consistent dans bien d'autres choses que la fidélité à son mari; qu'elle doit être la providence, la consolation, l'attrait et le charme de la maison; qu'une femme n'a pas rempli exactement ses devoirs si, tout en restant

amis du pauvre, de l'ouvrier, du commerce, eux, ils sont les amis de tout le monde; ils ne veulent pas que l'argent soit maître! Oh non, ma foi, ils ne le veulent pas! ils protestent même très vivement contre ce... et puis, ils sont les dévoués apôtres de la concurrence, de la libre concurrence, de ce grand bienfait de l'esprit philosophique qui est toute leur science sociale, toute leur religion économique... et qui conduit tout droit à la féodalité industrielle; résultat dénoncé et démontré déjà scientifiquement par Fourier, il y a vingt six ans.

Il est bien vrai que M. de Sismondi, l'économiste, après un voyage d'outre-mer, est revenu annoncer sur le continent que l'Angleterre était pleine de prodiges industriels, et qu'en même temps aussi, elle regorgeait de pauvres, et d'un peuple de meurt-de-faim; — que l'industrialisme, n'est jusqu'à présent que la région des chimères.

Mais M. Say, l'illustre M. Say, le coryphée de la science, répliqua au sacrilège qui osait suspecter l'économisme et l'industrialisme assis sur la libre concurrence. — Lui, il n'en criait que plus fort le grand laissez faire, laissez passer, et il est allé ainsi saintement jusqu'au bout de sa carrière, sans doute, sans incertitude; il est mort dans sa foi: Dieu fasse paix à son âme! mais aussi, par grâce! que l'on fasse tiède à sa désastreuse théorie. En attendant, voici des paroles de M. de Sismondi, qui sont précieuses à recueillir de la bouche d'un économiste, — économiste un peu hérétique, il est vrai:

« La situation périlleuse de l'Angleterre tient surtout au système des grandes fermes; la nation anglaise a trouvé plus économique de renoncer aux cultures qui demandent beaucoup de main d'œuvre, et elle a congédié la moitié des cultivateurs qui habitaient ses champs. Il n'y a plus de paysans dans les campagnes;

fidèle à son mari, elle le fait mourir à force de petits chagrins et de mesquines tracasseries.

Et il aurait pu ajouter que la fidélité dont madame Rosalie Lauter se targuait, pour être sur les autres points si parfaitement insupportable, n'était nullement compensée par le peu qu'elle réservait à son mari.

Il arriva vers ce temps que M. Lauter fit un voyage de deux mois. M. Stoltz vint, comme de coutume, tous les jours à la maison. Il n'y avait pas bien loin de cinq ans que Stoltz et Rosalie se disaient chaque jour qu'ils s'aimaient par les indices les plus clairs, par les preuves les plus convaincantes lorsque Stoltz sentit le besoin de ne pas enchaîner plus long temps son amour à madame Lauter, et lui tint à peu près ce langage.

— Il est un secret qui m'opprime, un secret qui me remplit le cœur, qui est à chaque instant sur mes lèvres, et que j'ai eu jusqu'ici le courage et la force de vous dérober; et en ce moment, où il faut que je parle, où je suis décidé à vous ouvrir enfin mon cœur, j'hésite, tant je redoute votre étonnement et votre indignation.

— Je vous aime.

— Hélas! dit madame Lauter; je ne serai avec vous ni prude, ni dissimulée. Il est un secret inconnu au monde entier et que je voudrais me cacher à moi-même: je vous aime aussi, vous seul occupez mon âme et ma pensée; je ne vis que pour vous; votre image est présente pour moi et le jour et la nuit; mais n'espérez pas que jamais j'oublie mes devoirs un seul instant.

Stoltz pria, pleura, gémit; madame Lauter fut in-

## FEUILLETON.

Geneviève.

Un jour, M. Stoltz et madame Lauter restèrent seuls un quart d'heure sans se parler. Au bout de ce quart d'heure, tous deux comprirent la difficulté de la situation, et M. Stoltz dit, comme s'il eût mis un quart d'heure à méditer cette pensée hardie: « il fait bien mauvais temps aujourd'hui. » — Il y a une certaine manière de dire: « il fait bien mauvais temps aujourd'hui », qui signifie tout simplement: « je vous aime, je vous désire, je vous adore. » On ne se dit: « je vous aime », en propres termes, que quand on a épuisé toutes les autres manières de le dire; et il y en a tant, que l'on n'arrive quelquefois à dire le mot que lorsqu'on ne sent plus la chose et que le mot est devenu un mensonge.

M. Lauter rentra alors. Pour madame Lauter, elle fut distraite et préoccupée pendant deux jours; la voix de Stoltz lui bourdonnait sans cesse aux oreilles.

Mon Dieu! qu'avez-vous donc, dit M. Lauter le troisième jour, que vous ne répondez à rien de ce que je vous demande? Vous paraissez triste et ennuyée; vous vous promenez seule dans le jardin; quand j'arrive pour vous rejoindre, causer avec vous de ces fleurs, de ces arbres que nous aimions ensemble, vous me fuyez; je suis horriblement seul; il me semble ici qu'il y a



on les a forcés de disparaître pour faire place aux journaliers. Les journaliers qui, sous les ordres des riches fermiers, font tout le travail de l'agriculture, sont donc une condition plus dépendante, à plusieurs égards, que les seigneurs qui possèdent la terre et la culture... et au plus haut point de la civilisation moderne, l'agriculture se rapproche de cette période de corruption de la civilisation antique, où tout le travail des champs était fait par des esclaves.

Sismondi, Nouveaux principes d'économie politique.

A ces révélations ajoutons en d'autres dont on ne contestera pas la valeur :

« Assemblée des maîtres artisans de Birmingham, 21 mars 1837. Elle déclare que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère ; que la misère des employés de l'agriculture était une ; quelle mesure réellement de l'un d'un pays où il existe une surabondance de vivres. » Aven d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers, intéressés à réduire le salaire des ouvriers et déguiser leur misère.

« Voici un second témoin, également intéressé à dissimuler le côté faible de la motion : c'est un économiste, un industrialiste qui va dénoncer sa propre science :

« Londres, chambre des communes, 28 février 1826. M. Huskisson, ministre du commerce, dit :

« Nos fabriques de soierie emploient des milliers d'ouvriers ; qu'on tienne à l'attache depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir : combien leur donne-t-on par semaine ? — Un schilling et demi, trente sept sous de France, environ cinq sous et demi par jour, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par des contre-maîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant qui s'arrête un instant. » (Nouvel Monde, page 33.)

Est-ce là de l'esclavage de fait ? qu'importe que l'esclavage provienne du seigneur ou de l'impérieuse nécessité de gagner un morceau de pain ?

Aussi la *Quarterly-Review*, dit-elle : « Il résulte de la législation actuelle, que les ouvriers et leurs familles sont aussi complètement (1) adstricti glebo dans toute l'Angleterre, que les serfs des temps féodaux, avec cette seule différence que ce n'est pas à la ferme mais à la paroisse qu'ils sont attachés.

La *Quarterly-Review* avoue le fait ; seulement, elle le met sur le compte de la légis-

(1) Adstricti glebo, attachés à la glèbe.

flexible. Elle lui permet bien, il est vrai, et par degrés, de baser sa main, et ses cheveux, et son front ; elle lui donne, il faut le dire, un bracelet de ces mêmes cheveux ; elle reçoit ses lettres, et elle lui répondit ; ces lettres, je n'en dirai pas de la cachet, étaient remplies de l'expression de la passion la plus ardente ; on arriva à s'y égarer et à s'appeler « cher ange » ; on passa les soirées entières à plonger les regards dans les regards, et se serrer les mains de telle façon, que par les paumes qui se touchent, il semble que les veines s'ouvrent et s'unissent et que le sang se mêle.

Un soir même, leurs yeux attirèrent leurs lèvres : un long baiser les laissa tous deux étourdis, évanouis ; mais néanmoins madame Lantier n'oublia pas ses devoirs et se conserva à son aise.

Cependant, grâce aux imprudences que commettent souvent les gens vertueux, quand ils rêvent le crime sans en être encore arrivés à la prudence de la complaisance et des précautions prises de concert, madame Lantier était bien plus compromise aux yeux du monde que ne l'eût été une femme qui eût pris franchement un amant. La justice du monde, comme la justice des lois, ne découvre presque jamais les crimes que lorsqu'ils n'existent pas encore, ou lorsqu'ils n'existent plus. Peronne ne doutait que Stoltz ne fût l'amant de madame Lantier ; on plaignait le mari et on se moquait de lui. Et quand, par des affaires survenues depuis son départ, Rosalie écrivit plusieurs lettres à son mari pour le rassurer, lorsqu'elle laissa voir la vive impatience que lui causaient de nouveaux retards à l'arrivée de M. Lantier, lorsque surtout, pour échapper à Stoltz et à elle-même, feignant de croire Lantier malade, elle se détermina à l'aller rejoindre ; ses amis et ses amies se livrèrent aux conjectures les plus hasardeuses et les plus fausses ; et lorsqu'un habitué des assemblées dit avec grossièreté : Ah ! ça ! quelle diable d'avarie a-t-elle madame Lantier de coucher avec son mari ? Madame Reiss répliqua peu charitablement :

« lation, ce qui n'a rien d'étonnant, parce qu'il est bien entendu aujourd'hui que toute espèce de mal a sa source dans la chose politique ; on veut absolument que tout ressorte d'elle. — C'est qu'aussi c'est un si bon thème d'opposition à paraphraser que celui-ci : « Le peuple est réduit à la misère par les gouvernements. » — Et quand on vous jure sa parole d'honneur que c'est le gouvernement qui est cause que le peuple meurt de faim, qu'auriez-vous à dire si vous étiez de son bord ? N'entendons-nous pas tous les jours un concert de journalistes qui soutiennent, affirmement, et sérieusement encore, que c'est le principe monarchique qui pèse sur les rangs inférieurs de la société, et redonne le pain des ouvriers... En conscience, à quelque parti que vous apparteniez, dites, n'est-ce pas à casser les bras où à faire crever de rire ?

Disons pourtant que, d'ailleurs, le *National* semble être venu sur ce point, en partie du moins, à résipiscence. Avant de le citer, donnons le remarquable passage des *Débats* auquel il répondait : C'était à propos des dernières affaires de Lyon, crises si graves et qu'on oublie si étourdiment dès qu'elles sont passées !

« Les événements de Lyon n'ont, à nos yeux, aucune couleur républicaine, et c'est pour cela surtout qu'ils doivent effrayer l'Europe. Leur cause est plus profonde et plus grave ; elle tient à l'état de notre société commerciale et industrielle. Lyon est le symptôme d'une triste maladie sociale qu'il n'est pas au pouvoir d'aucune forme politique de guérir. Nous serions une république que les choses à Lyon n'en iraient pas mieux. Comme la monarchie, la république aura à faire à d'immenses agglomérations d'hommes dans les villes manufacturières, à des foules dont la vie précaire et chancelante dépend du mouve- ment et des vicissitudes du commerce. A moins de jeter ces foules sur les champs de bataille, et d'en faire de la chair à canon, le danger serait le même pour la république que pour la monarchie. »

(*Journal des Débats*, 22 février 1834.)

Voici ce que le lendemain, 23, le *National* avait à son tour :

— Ah ! mon Dieu ! c'est une envie de femme grosse.

VI.  
Madame Reiss saluait madame Lantier. — Mais madame Lantier traitait madame Reiss si laide qu'elle était bien venue à l'avance. Néanmoins, madame Lantier était toujours fidèle à son mari ; elle passait quelquefois de longues heures avec Stoltz, à divulguer tous les petits défauts et tous les petits ridicules de M. Lantier, à le présenter comme un homme incapable de comprendre et d'apprécier une femme comme elle ; comme un homme d'un esprit vulgaire, d'un tact grossier, d'un cœur sans délicatesse ; à se dire la plus malheureuse des femmes ; à appeler Stoltz son ami, à appuyer sa tête sur son sein ; mais quelques efforts que put faire le jeune homme, c'était, avec les légères faveurs que nous avons mentionnées plus haut, tout ce qu'il pouvait obtenir de madame Rosalie Lantier, femme fidèle, attachée invinciblement à ses devoirs, disant à chaque instant : Je suis bien heureuse de n'avoir rien à me reprocher ; et trouvant fort ridicule et on ne peut plus odieux, que M. Lantier laissât percer quelquefois comme un mouvement de jalousie et de mauvaise humeur.

Je me suis figuré bien souvent que les femmes ne comprennent rien à la poésie de l'amour, et qu'il n'en est pas une seule qui sache bien ce que c'est que la pureté. — Certes au bal, et dans ces colures... Mais, si les imprimeurs, s'il vous semble voir ici des vers, imprimez-les en l'air de prose. — Laissez-moi un peu faire comme ces écrivains des contes arabes qui jamaient au bouchon avec des palets de rubis et de topazes.

VI.  
A C... S....

Certes, au bal, et dans ces colures où l'on vient pour se couloir, où les femmes se mettent nues, sous prétexte de s'habiller ; — ou des maris crépus exhibent les épaules de leurs femmes, ainsi que leurs seins et leurs bras (et puis ce, quo je ne dis pas, car toute la pudeur

« Nous sommes forcés de nous dire, avec le journal des *Débats* de ce matin, qu'un gouvernement républicain, dans des conjonctures semblables, ne ferait peut-être diversion au malaise de cette immense population ouvrière, qu'en précipitant sa partie généreuse et vive sur des champs de batailles révolutionnaires... Comme le gouvernement du 7 août ne fit la guerre qu'à l'intérieur, et ne sut armer les citoyens que contre leurs concitoyens, il doit lui être plus difficile qu'à tout autre de conjurer des maux dont la cause est cachée dans les profondeurs d'une société trop instruite pour n'opposer que la résignation à la douleur, et trop peu éclairée, pour être, pour chercher des remèdes hors des roches de réactions et de représailles. »

Ce sont ici des aveux bien singuliers. On reconnaît d'abord que le mal a sa racine dans l'organisation publique. C'est bien. On confesse franchement son ignorance et l'ignorance de tous les faiseurs d'opinion. C'est encore mieux.

Mais voici quel est le mal : on sent qu'il y a des remèdes à chercher hors des roches de réaction et de représailles, et l'on se cramponne pourtant à une politique de réversion et de représailles ! et l'on fait ses efforts pour bouleverser la société, tout en avançant pour impérieuse raison, car on confesse que le seul remède qu'on saurait employer consisterait à changer la chair à canon en chair à canon ; à jeter sur des champs de bataille révolutionnaires la partie vive et généreuse de ces immenses populations ouvrières ! Et l'on reproche au gouvernement, comme une faute politique, de n'avoir pas fait ainsi ! — La faim ou la guerre du canon. — Belle alternative que nos hommes d'état de l'un et de l'autre bord offrent à leur peuple souverain !

Et puis ensuite ?... quand l'Europe aurait été bouleversée, quand vous l'auriez entièrement républicanisée, que feriez-vous pour remédier au mal de la faim et de la misère qui se réparait plus fort que jamais : — apparemment la guerre ne créerait pas de grandes richesses ! — Alors, n'est-ce pas, vous jetteriez la partie vive et généreuse des prolétaires européens sur l'Asie et l'Afrique,

n'est que dans les paroles) : — Au milieu d'un essaim frisé de jeunes drôles, qui n'ont pas même songé à leur dire tout bas qu'ils voudraient bien coucher avec elle, — beaux rôles pour messieurs les époux ! — Ils ne savent donc pas que la femme d'un autre a bien assez d'appas, et que par cela seul elle est assez jolie, sans qu'il lui faille encore aller la couronner de perles et d'immortelles ; — bonhomme de poil, emblème, hélas ! d'ignominie, qui dit quelle est à vendre ou du moins à donner ! Certes, au théâtre, et sous un soleil d'huile, à l'ombre d'acteurs de carton, lorsque les histrions s'écroulent à la file une monotone chanson ; au théâtre, où la reine des coulisses est la plus cher payée au milieu des actrices, celle que l'on dit grande est toujours la catin qui sait un nouvel art, de nouveaux artifices pour montrer aux quinquets, le soir, de maigres cuisses que personne autre part ne voudrait voir pour rien.

Au théâtre, au salon, il suffit d'être belle, d'avoir sur un front pur d'élégants cheveux lissés, sous des sourcils arqués une noire prunelle, et d'humides regards sous des cils abaissés ; un pied étroit et des mains blanches, un corsage bien fin avec de fortes hanches.

Mais j'étais seul, un de ces derniers soirs, seul sur le gazon vert d'un tranquille rivage ; les étoiles du ciel, dans les pampiers noirs, semblaient des fruits de feu tombés dans le feuillage. Le soleil au couchant ne laissait qu'un reflet lumineux s'assombrissant du pourpre au violet. — La lune se levait rouge et grande derrière l'église au toit aigu que couronnent deux hautes tours ; on entendait plus rien que l'onde qui coulait, et, contre un chaloupe, en grondant, se brisait, — l'haléine de mon chien étendu sur la terre, — et, sous les jeunes fleurs des larges nénuphars, des grenouilles en chœur les longs concerts éternels.

Et j'étais tout en proie à ces moroses extases que l'on doit renoncer à peindre par des phrases. Mon âme s'élevait au milieu des odeurs dont les fleurs, à la nuit, remplissent leurs couleurs. Mes rêves d'autrefois, chers

et vous républicaniserez les Tartares et les Chinois. — Et après ?... — Mais, en vérité, c'est pitoyable !

Et le gouvernement, lui, que fera-t-il ? S'imaginer-t-il que ses haïnettes, ses coups d'épée de sergens de ville et les bâtons de ses assommoirs sont des denrées nourrissantes ? — Je ne suis pas de ceux qui trouvent mauvais qu'un gouvernement qui est, se défende et maintienne ce que l'on appelle aujourd'hui l'ordre ; mais je crains que, dans son propre intérêt comme dans celui de la raison, de la justice et de la plus commune humanité, le gouvernement devrait prendre en considération la détresse sociale et y chercher un remède. (La suite à demain.)

#### Notice biographique sur la vie de Charles Fourier.

(Suite.)

Possédé d'ailleurs, au plus haut point, de la passion des voyages, Fourier ne se contenta pas d'en faire dans un intérêt commercial et pour le compte d'autrui. Les ressources qu'il pouvait tirer de sa famille, dont l'aisance était grande malgré la mort prématurée de son chef, lui permirent de visiter à son gré la plupart des villes, non-seulement de la France, mais aussi de l'Allemagne, des Pays-Bas, de la Hollande, et de s'arrêter dans les lieux qui lui offraient de l'intérêt. Par suite du même penchant à tout voir, tout connaître, il changea souvent de maison et même de branche de commerce, malgré les propositions avantageuses que lui firent plusieurs de ses patrons, dans le but de le fixer au près d'eux. C'est ainsi qu'on le voit employé alternativement à Lyon, à Marseille, à Rouen, à Bordeaux, etc.

Il lui était resté de ces voyages la connaissance la plus minutieuse de la plupart des localités. Climat, culture, habitants, édifices publics et particuliers, rien n'échappait à son observation. Tout prenait place dans sa prodigieuse mémoire pour n'en plus sortir jamais. Combien de fois ne l'avons-nous pas vu, il y a quelques années, jeter dans l'éton-

morts ! riantes ombres ! revenant voltiger parmi les herbes sèches, comme, pendant le jour, sous les chauds rayons, mêlant aux fleurs des prières épiques, volageant au soleil les vertes d'immortelles, insectes nés de ceux, nautiques escadrons ; sur les roses sautillant, sur les juncs gais, fleurs, sans tige, ou plutôt brillantes émeraude.

Et jadis, dans ce rêve étrange et sans sommeil, les fantômes de mes journées, les uns de fleurs couronnées, avec un sourire vermeil, les autres traînant en silence, d'un pas morne et majestueux, de longs habits de deuil, avec de grands yeux creux sans regard et sans espérance.

Mais ce qui, en soir-là, frappa surtout mes yeux, ce fut votre figure, ô C... S... ! non telle que vous fûtes un jour purpurin, mais telle qu'aujourd'hui je vous vis, — jeune fille avec vos cheveux bruns en bandeau sur le front, ce sourire d'archange et ce regard profond.

Et je pensais : à l'heure où l'on somme à l'église la dernière prière, au loin silencieux du sol on voit monter, comme une vapeur grise sortant de l'éther et s'élevant aux cieux, — c'est l'encens qu'exhale la terre, c'est la solennelle prière de la création entière au créateur ; — chaque fleur, chaque plante y mêle son odeur, — la campanule bleue en fleur dans nos prairies, l'hyacinthe, le pied dans la neige des monts, et les vagues des mers dans les gouffres sans fonds, — l'oiseau son dernier chant qui pleure, et l'homme des pensées qu'il ne sait qu'à cette heure.

Ce nuage divin, formé de tant d'amours, monte au trône de Dieu, — dîme reconnaissante de ce que tout la terre a en lui puissance, s'étend, — et c'est ainsi qu'il finissent les jours.

Ah ! quel est beau l'amour, tel qu'on le sent dans l'âme, sous les ailes, le soir, — l'amour mystérieux qui s'échappe du cœur et s'en retourne aux cieux ! — Quel est beau, noble et pur !... Mais, hélas ! quelle femme mérite ce trésor, cette divine flamme !...

nement des personnes qui le venaient visiter, et auxquelles il rappelait les moindres particularités de leur pays, du lieu de leur naissance ou de leur domicile ! Ce n'était parfois qu'une bouffée d'importance, Fourier leur en disait, avec une exactitude qu'ils étaient souvent loin de posséder eux-mêmes, la population, les noms des principales rues, les dispositions vicieuses ou favorables de celles-ci.

Ce goût pour les connaissances géographiques se liait-il chez Fourier à la mission que la providence lui avait départie de découvrir l'ordre social approprié à la nature de l'homme et destiné à s'établir sur toute la surface du globe ? Est-ce aussi en vue du même objet qu'il prenait tant d'intérêt aux dispositions architecturales, et qu'il ne pouvait voir un édifice, ni même une maison un peu remarquable, sans en étudier toutes les proportions et la distribution ? Il n'y avait à Paris, ni même dans aucune des principales villes de France, pres que pas de monument dont Fourier ne fût en état d'indiquer sur-le-champ, de mémoire, les diverses dimensions. On le trouvait occupé parfois à mesurer, avec sa canne métrique ou au pas, telle façade d'un édifice.

Autant que la lui avaient permis les occupations qui assuraient sa subsistance, et dont il ne fut jamais à même de s'affranchir entièrement depuis la perte de sa fortune dans le désastre de Lyon, sous la terreur, il cultiva tous les genres de connaissances. L'étude des langues est la seule qui ne parait pas avoir jamais eu pour lui beaucoup d'attrait. Il regardait leur diversité comme un des signes de l'état d'achèverence sociale de notre globe, comme un des nombreux indices, une des preuves de ce que le genre humain n'y était pas constitué encore dans la vraie destinée sociale. Sa théorie, qu'il aurait dû intituler, disait-il, *Théorie de l'Unité universelle*, promet, pour un de ses premiers résultats généraux, l'établissement, de l'Unité de langage par toute la terre. Rationnellement, on ne peut en effet, que trouver déplorable qu'il faille que les hommes, de pays

différents, perdent d'abord beaucoup de temps dans une étude pour ainsi dire toute mécanique et sans valeur intrinsèque, avant de pouvoir parvenir à communiquer ensemble par la parole, dont ils ont tous cependant le même appareil d'organes. C'est que tout ce qui est l'œuvre de la nature porte le divin caractère de l'Unité, qui n'existe pas d'ailleurs la variété, et n'a rien de commun avec l'Unité et la monotonie ; tandis que la duplicité n'est, elle, partout que le fait de l'homme faussé par des sociétés radicalement fausses, arbitraires et directement opposées aux vues de Dieu, comme aux lumières de la raison, cette autre émanation de l'esprit divin, correspondant au principe mathématique ou neutre de l'Unité (1).

(La suite au prochain numéro.)

(1) La nature est composée de trois principes éternels, immuables et indestructibles :  
1. — Dieu ou l'Éprouvé (l'âme), principe actif et moteur.  
2. — La Matière, principe passif et mu.  
3. — La Justice ou les Mathématiques, principe régulateur du mouvement.

(Fourier, *Théorie des quatre mouvements*.)

ENTRÉES DU 19.

New-York, le 2 août, barque américaine *Harbat*, cap. Jaime Collier, consigné à H. Lebezon, avec 5013 planches de papier, 15 boîtes d'écritures, 4 balles de coton, 1 bal. d'écritures, 45 caisses de papier, 100 balles de coton, 200 demi-caisses de fer.

Liverpool, le 22 août, barque anglaise *Argentine* de 214 tx., cap. T. Hill, consigné à Parlane Nelson et Comp., avec 153 caisses d'écritures, 157 balles de papier, 345 balles de coton, 93 balles de fer, 63 caisses de papier, 63 caisses de fer.

17. A VENDRE. — Le site et le bâtiment du SALON DE FLORE, plus de 2000 mètres carrés, qui désireraient l'acheter peuvent se présenter au dit établissement.

Mylene Thérèse, sage-femme (voir aux annonces de la 4e page), vient de transporter son domicile place de la Matriz, à côté de la pharmacie Jacquet.

17. BAL DU JARDIN. — Outre les bals qui ont lieu tous les dimanches et jours fériés il y aura, dans cet établissement, une réunion le jeudi de chaque semaine. Diverses améliorations ont été faites, et une nouvelle salle a été ouverte pour les rafraîchissements.

17. Les consignes précédentes pour les passagers venant à bord du navire le PAQUEBOT BORDELAIS N° 2, qu'ils ne doivent payer le montant de leur passage qu'à eux-mêmes. Cette annonce est faite afin de garantir les passagers contre la fraude et de leur faire payer deux fois ce à quoi ils devraient en payant à d'autres qu'à MM. ARIZABALO et PUJOS.

prose ; et cetera... Mais il est une chose, une seule, il est vrai, peut-être par hasard, que l'on a su garder, soit par la maladresse ou l'ignorance du cousin ou la clairvoyance angélique d'une mère ou d'un cousin certain. — C'est encore une chose et rare et difficile, et c'est ce qu'on appelle une vierge ! On l'hallait tout de blanc, et l'époux se rengorgeait au matin. — Ce n'était pas ainsi que je l'ai connue Camille, et que j'aurais voulu te presser sur mon sein.

J'aurais été jaloux, dans mes sombres délires, de la fleur que tu sens, de l'air que tu respirez, qui s'embourne dans tes cheveux, du bel air du ciel que contemplant tes yeux ; j'aurais été jaloux de l'âme animale, de son premier rayon venant teindre d'écaille tes rideaux transparents ; j'aurais été jaloux de cet oiseau qui chante, que ton cil cherche en vain tout blotti sous sa tente d'épine aux rameaux blancs ; j'aurais été jaloux de cette mousse verte, dans un coin reculé de la forêt déserte, gardant sur son velours l'empreinte de tes pieds ; j'aurais été jaloux du fruit que mord ta bouche ; j'aurais été jaloux du tien qui te touche, qui te touche et vous enche ! O trésors sacrés ! J'aurais été jaloux du baiser que ton père, sur ton front eût osé poser ; et de l'eau de ton bain t'embrassant toute entière, toute entière d'un seul baiser.

VII.  
Il vint un jour cependant où Stoltz se présenta avec un gilet si bien fait, et d'une nuance si nouvelle, que les tantes qui pouvaient avoir M. Lantier à l'égard de sa femme, s'en trouvaient considérablement accrues. Madame Lantier, alors décida que son mari n'apprécierait pas la persévérance avec laquelle elle restait fidèle à ses devoirs ; que c'était trop longtemps jeter des perles devant un pareil éponx, et qu'il serait injuste et barbare de laisser périr Stoltz d'une douleur qui, le même Stoltz, ne pouvait tarder beaucoup à le mettre au tombeau. Un matin donc, M. Lantier se réveilla à l'état d'un pauvre traître et malheureux.

A. KARR. (La suite à demain.)



## A VENDRE:

— **MAGASIN A VENDRE.** — On vend le magasin rue de San Telmo, n.º 1, dans la maison de feu Francisco Cortina. Il se recommande beaucoup par sa position avantageuse, et le capital qu'il doit employer est très peu de chose. On pourra se rendre à ladite maison pour traiter de cette affaire, ou bien à l'Agence Française, rue des Pescadores, n.º 23.

— A vendre à l'amiable une PROPRIÉTÉ de 510 varas carrés, formant un terrain, avec corps de logis, cuisine et une belle citerne, à l'entrée de la nouvelle ville. Le produit net, est de 280 \$ par mois. Pour plus de renseignements, s'adresser à l'Agence Française, rue des Pescadores, n.º 23.

— Se vende en el precio mas acomodado una FINCA de 510 varas cuadradas, formando un terreno, con estensas viviendas, cocina y un algarve abundante. Se halla a la entrada de la ciudad nueva. El producto neto es de 280 \$ mensuales. Para mas datos dirigirse a la Agencia Francesa, calle de Los Pescadores, n.º 23, donde está depositado el plano de dicha finca.

— Se vende el ALMACEN sito en la calle de San Telmo, n.º 1, (frente al paraje mas ventajoso que se puede encontrar), con su escritorio correspondiente y damas efectivas que se endecianan.

En la misma casa daran razon hasta las diez de la mañana. Tambien se pueden ocurrir a la calle del Porton No 116, para la informacion correspondiente.

A vendre, un modele de MECANIQUE A FAIRE LES BRIQUES — kado machine, exécutée en grand, peut fournir deux mille briques par jour. Celui avec qui on traitera pour ledit modele se charge de procurer un ouvrier capable de l'exécuter en grand et qui répondra de son ouvrage.

S'adresser au magasin de vins, grande rue du Marché, No 33.

**MAGASIN A VENDRE A LA PLAZUELA DU MOUILLE.** On vend (A CAUSE DU DEPART du propriétaire) le MAGASIN NAVAL, situé dans la rue de San Telmo, n.º 23, vis-à-vis des maisons neuves de don José Pao.

Les avantages qu'offre cet établissement, tant par sa position avantageuse que pour le crédit dont il jouit déjà, sont d'une qualité peu commune.

Les personnes qui s'y intéressent sont priées de se rendre à la même maison, ou elles trouveront le propriétaire, avec lequel elles pourront s'entendre.

Dans la rue San Joaquin, n.º 10, il se vend un magasin de VERROTTERIE et de VIVRES, qui, pour le peu de capital qu'il demande, pour la localité dans laquelle il se trouve, et pour la régularité de la maison, peut, doit convenir beaucoup à ceux qui pensent y mettre un autre établissement que celui qui s'y trouve actuellement. — Les personnes qui desireront l'acheter pourront s'adresser à la même maison.

A VENDRE, à Buenos-Ayres, rue du 25 de Mai, n.º 32, le superbe établissement de BAINS et HOTEL du défunt Joseph Ballester. Sa venue devant s'effectuer du pays sous peu.

L'établissement est le seul qu'il y ait dans cette capitale: il se compose de 16 baignoires en cuivre, avec une immense chaudière, montée pour faire chauffer l'eau nécessaire. Chaque baignoire a ses tuyaux et écluses en cuivre. Une pompe continue d'un puits, rempli avec un cheval les baignoires d'eau, le tout se trouve dans le meilleur état de service.

L'Hotel se trouve situé dans le même corps de logis; il consiste en 15 ou 20 pièces meublées. Le train de cuisine est des plus complets. Le prix du loyer est modéré.

Les personnes qui desireraient acheter cet établissement, doivent venir ou charger quelqu'un de traiter avec la propriétaire, qui habite la susdite maison.

— **GRASSE STIFFINE.** — MM. les Restaurateurs et chefs d'autres établissements en trouveront en gros et en détail au prix le plus modéré au dépôt établi rue de St-Vicente, numero 43, près le petit marché, au magasin de comestibles.

— **GRASA SUPERIOR.** — La encuentran por mayor y menor en el precio mas equitativo los fondos o gestos de establecimientos, en el almacén de comestibles calle de San Vicente, n.º 43, cerca del mercado chico, donde se halla el depósito.

## DEMANDES ET AVIS DIVERS.

— **AVISO INTERESANTE.** — A la Peineta Colorado, calle del Porton, n.º 136, se ha sacado RAPE frances recién llegado de Paris y de Bordeaux, fresco y de superior calidad, Rape de serrapreta legítimo de la fábrica de Meuron, Cigarras de regalia y de medio-regalia, gran sortido de Cajas de rape, catenas de todas clases, navajas de patente de afeitar, anteojos de todas clases, tiradores finos y ordinarios, camisas blancas y de color, y muchos otros artículos que por su larga extension no se mencionan, y todos a precios muy moderados.

— **AVIS.** — M. Senateur Rouillier, fait savoir au public qu'il vend son établissement de restaurant et billard, situé à la Buena-Vista. Les personnes qui desireraient l'acheter peuvent se diriger chez lui pour traiter.

Madame PELTIER, nouvellement arrivée de Paris, fait savoir qu'elle fait tous genres de corset, pour homme comme pour femme. Dans le même atelier, l'on confectionne les robes, les voiles et les mantilles. L'on blanchit les dentelles à neuf et on les raccomode, l'on brode toutes espèces de choses, l'on fait les layettes pour les nouveau-nés, et l'on blanchit les bas de soie, blancs comme autres, on les remets à neuf, et on remet à neuf les robes de soie. rue San-Diego, n.º 32.

— Un professeur de LANGUE ESPAGNOLE offre ses services et ses soins assidus à ceux qui voudront bien l'honorer de leur confiance. — S'adresser au bureau du journal.

Un jeune italien, PROFESSEUR D'EQUITATION, desirerait de se placer dans n'importe quelle maison pour avoir soin des chevaux et les dresser selon les methodes d'Europe. S'adresser au bureau du journal.

Una jeune hasquise desirerait nourrir dans une bonne maison particulière; elle a le lait tres-bon, frais et en abondance; elle presente une belle complexion et les meilleurs renseignements possibles. On peut la demander au café de M. Larroza, a la Buena Vista, vis-à-vis la fabrique de savon et de chandelles.

Madame Colve, nouvellement arrivée de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera de faire l'état de MODISTE EN ROBES, et qu'elle mettra tout son zèle à satisfaire les amateurs de nouveautés, autant par la variété et la nouveauté, que par la modicité de ses prix. Demeurant rue San Francisco, n.º 15, en face la maison de M. Russo.

Arts.

A LA GRANDE LUNETTE D'OR.

Magasin du sieur Violezzi, Opticien, rue Saint-Gabriel, No 127 et 129.

On vient de recevoir un grand assortiment de lunetterie en tous genres: verres en cristal de roche et ordinaires, myopes et convexes, ditos de concours, conserves, fixes à main avec et sans ressort, lunettes jumelles pour le théâtre, petites lunettes vues de campagne pour la poche. Parmi le grand choix de marchandises dont le détail serait trop long, les articles suivants serviront pour donner une idée du grand bon marché qu'on rencontrera dans cette maison: Radinzuets de drap en noir et de couleur à 13 patacons chaque, gilets de soie assortis à 2 et 3 patacons, cols satin à 1 d. chemisettes à 1 pat. et demi. Un joli choix de ridicules à 1 pat. 1 Un assortiment de verres et diques en cristal et porcelaine à 1 pat. 1 et pat. et demi pièce, etc.

Violezzi.

Arts.

AL GRAN ANTEJOJO DE ORO.

Tienda de Violezzi, calle de San Gabriel, Nos 127 y 129.

Se acaba de recibir un gran sortido de anteojos de todas clases, cristales de rocha y ordinarios, megotes y convexos, ditos de colores para conservar la vista, lentes con resacas y sin ellos. Anteojos dobles para teatro, dichos de campaña como para bolillo. Entre el gran sortido de mercancías de que el detall sería muy largo, los artículos siguientes bastaran para dar una idea del gran baratillo que se encuentra en la dicha casa. Lavitas de paño fino, negro y de color a 13 patacons una, chalecos de seda sortido 2 y 3 pat. corbates de raso a 1 pat. idem con pucheros 1 y 1/2 pat. Un sortido de ridiculos a 1 pat. gran sortido, copas, vasos, frascos y fraguillas de cristales y porcelana a 1 pat. y pat. 1/2 una, etc.

Violezzi.

FABRIQUE DE BIERRE.

Rue de la Estrella, en face de la quinta de M. Anaya. Elle appartenait antérieurement à M. Guindon.

MM. LECKNER et DAVIAUD offrent, dans cet établissement, leurs services au public qui, soit dans la maison, soit à domicile, sera servi avec exactitude, au prix modéré de deux patacons la douzaine, les bouteilles ou cruches non compris. Les acheteurs au comptant auront un treizième à la livraison. Prise au baril, et au comptant, on pourra donner la bouteille à raison de SIX Veintenes avec avantage du treizième. Les entrepreneurs s'engagent de ce jour par une fabrication soignée les desirs des plus fins consommateurs. — S'adresser au dépôt, Grande rue du Marché n.º 59 en face de la place Gagarin et chez M. Tagemans, teneurier, rue du Porton, a cote de M. Monteur.

Madame THEVENET, SAGLE-FEMME, voulant reconnaître la confiance dont les dames de cette capitale ont bien voulu l'honorer, croit devoir, avant de partir pour l'Europe, leur recommander MADAME MORTET, récemment arrivée de France, reçue par la Junta d'hygiène de cette ville, et domiciliée rue Neuve-du-Cordon, maison Esteyre, en face du café de l'Immortel. Madame Thevenet croit pouvoir, en toute confiance, garantir les connaissances et l'habileté pratique de madame MORTET, et assurer qu'elle ne laissera rien à désirer aux personnes qui auront recours à ses soins.

Ariso. — La Sra. Thevenet, partera, conséquente à la distinguida confianza que siempre le han dispensado las señoras de este pueblo, se halla en el deber antes de embarcarse para Europa, recomendarles la Señora Mortet, recién llegado de Francia, y recibida por la Junta de higiene de esta capital, domiciliada en la calle nueva del Cordón, casa del Sr. Esteyre, frente al Café del Inmortal. Esa Señora es de todo saber en su arte y es hacerle justicia en asegurar que nada dejara a desear a las personas que gustan ocuparla.

— On a déposé au bureau du journal une lettre adressée à M. Amund Salfrey, peintre en bâtiments à Montevideo, fils du gardien de l'Arc de Triomphe de Bétiole.

— **AGENCE FRANCAISE d'Affaires et de Commission,** rue de los Pescadores, sous la direction de M. VIAL. — Le bureau est ouvert de 9 à 3 heures. — Le Directeur se rend à l'avance responsable de tous les actes de l'administration.

— Un jeune homme de 23 ans, Français, sachant faire un peu de cuisine et connaissant le service intérieur d'une maison, desiré se placer. — Il a de bons répondans. — S'adresser au bureau du Messager.

— **BILLARDS.** — Jusqu'à ce jour aucune fabrique de Billards n'a existé dans ce pays, et ceux qu'on importe de l'étranger souffrent toujours du jeu des bois et occasionnent des frais énormes. M. Cochet, menuisier-ébéniste, qui a une longue expérience dans ce genre de construction, s'offre à établir les Billards de toutes dimensions et de toutes classes qui lui seront demandés, soit pour établissements publics ou pour maisons particulières, et il se servira préférentiellement du chêne du Nord-Amérique, dont la beauté est connue et qui ne travaille point comme d'autres bois qu'on importe de l'étranger. — Les prix seront les plus accommodans. — S'adresser à M. Cochet, rue San Benito, n.º 30, en face des magasins de M. Duplessis.

— **BILLARDS.** — Hasta ahora no se estableció en el país fábrica alguna de Billares, y los que se traen del extranjero necesitan siempre costosas reficciones causadas por el juego de las maderas. El Sr. Cochet, carpintero-ebanista, que tiene una larga experiencia de esta clase de obra, ofrece construir los Billares de todas clases y dimensiones que se necesitan en los establecimientos publicos o en casas particulares, sirviendose preferentemente de roble de Norte-América, tan apreciada por su primor y por no alabearse como las maderas importadas de otras partes. — Los precios serán los mas acomodados. — Dirijirse al Sr. Cochet, calle de San Benito, 31, frente a los almacenes del Sr. Duplessis.

— **MODES.** — Madame Pénckere, nouvellement arrivée de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera de faire les modes, et qu'elle mettra tout son zèle à satisfaire les amateurs de nouveautés, autant par la variété et la nouveauté de ses chapeaux, que par la modicité de ses prix. S'adresser chez M. Martin-Rose, tailleur, rue Saint-Francis, n.º 40.

— On demande un petit APPARTEMENT de 3 pièces, meublé ou non meublé, qui soit situé dans le carré formé par les rues San Miguel, San Juan, San Gabriel et San Francisco. — S'adresser chez MM. J. J. Klick et Cie.

— Un BOTTIER, nouvellement arrivé de France, desirerait trouver une place pour diriger un magasin comme coupeur. Pour traiter, s'adresser au bureau du journal, rue San Benito, n.º 3.

— Un BOTERO, recién llegado de Francia, desaria colocarse en una Boteria para dirijir la casa como contador. — Ocurrese a la calle San Benito, n.º 3.

— **Maison de Santé et Institut orthopédique,** dirigés par le docteur A. J. PEIXOTO. rue San-Miguel, 127, en face l'Eglise San-Francisco.

Pension, chambre et traitement, 3 patacons par jour les 15 premiers jours payés d'avance et les autres tous les jours; LES MALADES PERDRONT DROIT A TOUTE RECLAMATION SUR LE PRIX DES 15 PREMIERS JOURS PAR LE FAIT SEUL DE LEUR ENTREE DANS L'ETABLISSEMENT. Pour les esclaves et domestiques, il y a une infirmerie à part, où ils ne paieront que 2 patacons par jour. Les opérations se paient à part, d'après un tarif dont les malades trouveront le tableau dans leurs chambres.

BAINS DE VAPEUR SIMPLES ET SULFUREUX, 2 Patacons BAINS ORDINAIRES et DOUCHES, 1 patacon.

— **AVISO AL COMERCIO.** — Un joven francés que puede dar garantías de su Buena conducta, desearia hallar una colocacion en alguna casa de comercio para llevar los libros o bien sea alguna tienda, comprometiendose en desempeñarse de una y otra cosa. Ocurrirse en esta administracion, calle San Benito n.º 3.

— A vendre un CHIEN DE CHASSE de race fine, chassant et rapportant très-bien. Celui ou ceux qui desireront l'acheter pourront s'adresser au magasin de comestibles en face du Cirque.

## OBJETS PERDUS.

La personne qui a trouvé UNE CANNE en bois de palissandre (jacaranda), surmontée d'une tête de dogue en corne loupée, est priée de la faire remettre CALLE SAN BENITO, numero 3, où on lui donnera, si elle l'exige, six fois la valeur de cet objet.

## Pour le Havre.

Le brick français *Thérèse*, capitaine Noël, ayant la moitié de son chargement arrêtée, pourra prendre le reste à frêt.

S'adresser à ses consignataires, MM. Greenway et comp., ou à P. H. Robillard, No 44, calle del Muelle.

Avis. — BAL DU CAFE DES ARCADES, à droite, en sortant du marché.

Depuis le 2 octobre il y a BAL tous les dimanches, à deux heures et demie de l'après-midi, et les jeudis et samedis de chaque semaine, depuis sept heures jusqu'à onze.

La salle ayant été considérablement agrandie, les danseurs jouiront de toutes les commodités possibles, et un orchestre choisi exécutera les plus jolies contre-danses et valse.

## Teatro.

El Jueves 20 de octubre, EL ASOMERO DE JEREZ, Comedia de magia en 3 actos.

## COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sandu, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 16; pour le Cerro Largo, le 7 et 22.

Le Gérant, REYNAUD.

## OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES du 19 Octobre 1842.

| Heures du jour.    | Thermomètre Centigrade. | Baromètre Métrique. | Etat du Ciel. | Vent. | Lever du Soleil. | Coucher du Soleil. | Observations. |
|--------------------|-------------------------|---------------------|---------------|-------|------------------|--------------------|---------------|
| 8 heures du matin. | 13 °                    | 751                 | Beau.         | N.    | 5 h. 31          | 6 h. 20            | Forte brise.  |
| Midi.              | 23 °                    | 751                 | Beau.         | N.    |                  |                    |               |
| 3 heures du soir.  | 20 °                    | 749                 | Beau.         | N.    |                  |                    |               |
| Maximum.           |                         |                     |               |       |                  |                    |               |
| Minimum.           |                         |                     |               |       |                  |                    |               |
| Moyenne.           | 23 °                    | 750                 |               |       |                  |                    |               |